

Toute la journée, dans cette demeure un peu trop campagne qui n'avait l'air que d'un lieu de sieste entre deux promenades ou pendant l'averse, une de ces demeures où chaque salon a l'air d'un cabinet de verdure, et où sur la tenture des chambres les roses du jardin dans l'une, les oiseaux des arbres dans l'autre, vous ont rejoints et vous tiennent compagnie - isolés du moins - car c'étaient de vieilles tentures où chaque rose était assez séparée pour qu'on eût pu si elle avait été vivante la cueillir, chaque oiseau le mettre en cage et l'apprivoiser, sans rien de ces grandes décorations des chambres d'aujourd'hui où sur un fond d'argent, tous les pommiers de Normandie sont venus se profiler en style japonais pour halluciner les heures que vous passez au lit ; toute la journée, je la passais dans ma chambre qui donnait sur les belles verdures du parc et les lilas de l'entrée, les feuilles vertes des grands arbres au bord de l'eau, étincelants de soleil, et la forêt de Méséglise. Je ne regardais en somme tout cela avec plaisir que parce que je me disais : « C'est joli d'avoir tant de verdure dans la fenêtre de ma chambre », jusqu'au moment où dans le vaste tableau verdoyant je reconnus, peint lui au contraire en bleu sombre, simplement parce qu'il était plus loin, le clocher de l'église de Combray. Non pas une figuration de ce clocher, ce clocher lui-même, qui, mettant ainsi sous mes yeux la distance des lieues et des années, était venu, au milieu de la lumineuse verdure et d'un tout autre ton, si sombre qu'il paraissait presque seulement dessiné, s'inscrire dans le carreau de ma fenêtre. Et si je sortais un moment de ma chambre, au bout du couloir, j'apercevais, parce qu'il était orienté autrement, comme une bande d'écarlate, la tenture d'un petit salon qui n'était qu'une simple mousseline mais rouge, et prête à s'incendier si y donnait un rayon de soleil.

Marcel Proust. *À la recherche du temps perdu (Le temps retrouvé)*.

[La ponctuation est celle qui a été retenue dans la Bibliothèque de la Pléiade.]

Remarque générale sur le texte

Face à un tel texte, il importe avant tout de ne pas se laisser impressionner par le nom de Proust, par l'apparente complexité des phrases, et d'aborder le travail avec calme et sérénité. La première phrase est longue, c'est vrai, presque 9 lignes. Mais elle est claire et parfaitement structurée. Le procédé est simple : à partir d'une première perception et d'une première évocation de la maison, Proust cerne peu à peu, par des comparaisons naissant les unes des autres, la réalité et la signification de cette demeure.

On pourrait être tenté, pour traduire un texte aussi construit, d'avoir recours à la participiale, mais il ne faudrait pas en abuser : qui dit texte « construit » ne dit pas forcément texte « compact », ou « lourd ». La participiale est une tournure à connaître et à savoir manier, mais aussi à consommer avec modération.

Avant de mettre en évidence les charnières à ne pas manquer, on peut s'intéresser à l'aspect lexical, qui ne présente pas de difficulté réelle, à condition que l'on accepte de bien s'imprégner du texte avant de se jeter dans la traduction.

Ce travail de réflexion préalable – et cela s'applique à tous les exercices de traduction – n'est pas du temps perdu, mais du temps gagné.

Le lexique

1. Qu'est-ce qu'une *demeure* ? Le Petit Robert définit d'abord le mot comme vieilli ou littéraire, « lieu construit dans lequel on vit ». Dans un emploi moderne, il désigne une « maison généralement belle et importante ». Il faut donc se rendre à l'évidence, aucun mot allemand ne correspond exactement à ce que représente une *demeure*, tous sont beaucoup trop précis et pourraient (presque) se trouver dans une annonce d'agence immobilière : *das Anwesen, das Grundstück, der Hof, das Gut, das Landgut...* Même *das Herrenhaus* (Duden : *herrschaftliches Wohnhaus auf einem Gut oder großen Besitztum*) ne convient pas. Il faut revenir à la définition du Petit Robert (semblable à celles de Littré et Hatzfeld-Darmesteter), et ne pas traduire un terme vague par un terme trop précis. Proust n'est pas un agent immobilier, il n'essaie pas de vendre la maison de la fameuse tante Léonie (celle de la « petite madeleine »). Signalons *die letzte Ruhestätte, la dernière demeure*.
- *Un peu trop campagne* : dans ce qui est en fait un raccourci, le nom *campagne* possède ici la valeur d'un adjectif. Ce n'est pas que la maison soit « campagnarde », et ce n'est pas non plus une « maison de campagne », mais une maison dans laquelle on a un peu trop l'impression d'être à la campagne.
3. Qu'est-ce qu'un *cabinet de verdure* ? Le mot cabinet désigne toute espèce de petite pièce réservée à un usage précis, et aussi *l'ensemble des ministres, dans le régime parlementaire*

(Petit Robert). Le mot *verdure* indique que nous ne sommes pas à l'intérieur d'une maison, mais dans un parc ou dans un jardin. À partir de là, les germanophones trouveront facilement le mot qui convient, mais comment faire si on ne le connaît pas ? On peut voir du côté des petites maisons, ou des cabanes dans la verdure.

- *La tenture* : ce qui suit (les roses, les oiseaux) explique bien de quoi il s'agit. Reste à se remémorer le terme allemand, que tout le monde connaît, très probablement. Il existe d'autres possibilités – que peut-on mettre sur un mur ?

8. *Se profilieren* : idée d'apparaître, de se montrer. La notion de profil est contenue dans le *style japonais*.

9. *Halluzinieren* : emploi rare, « rendre halluciné ». Par une lecture attentive du texte, il est possible d'établir la relation entre les différentes indications données. À partir de là, on peut traduire sans difficulté.

10. À retenir : *Die Fenster sehen auf den Garten / nach dem Garten ; das Fenster geht auf den Hof / nach der Straße / ein Zimmer mit Blick auf das Gebirge*. Et retenir en français le sens et l'emploi de *donner sur*.

Das Fenster zum Hof est le titre allemand du film d'Alfred Hitchcock, *Rear Window* (titre français *Fenêtre sur cour*), 1954, avec James Stewart et Grace Kelly.

13. *Tableau* : vérifier, par une lecture attentive, s'il est légitime de recourir à un terme spécifique de la peinture. C'est la suite qui renseigne (peinture, figuration, dessin, couleur).

15. *Figuration* : voir quels sont ici les éléments opposés (*non pas figuration ... lui-même*).

Les structures

 1-9.

On pourrait dire « ça commence bien ! »

Comme ça, en ouverture, une indication de temps et une indication de lieu... et que faire du verbe ... ?

En réalité, par bonheur, le complément de temps (*toute la journée*) est précisé par un complément de lieu (*dans cette demeure*) – c'est-à-dire « toute la journée lorsque je me trouvais dans cette demeure » –, lui-même développé par une succession de précisions, de sorte que le tout (9.5 lignes) représente, quant à la structure, un seul élément, et que le verbe peut arriver tranquillement en deuxième position. Tout est normal.

Essayons de visualiser la structure :

Toute la journée, dans cette demeure

un peu trop campagne

qui n'avait l'air que d'un lieu de sieste entre deux promenades ou pendant l'averse,

une de ces demeures

où chaque salon a l'air d'un cabinet de verdure,

et où sur la tenture des chambres les roses du jardin dans l'une, les oiseaux des arbres

dans l'autre, vous ont rejoints et vous tiennent compagnie

- isolés du moins –

car c'étaient de vieilles tentures

où chaque rose était assez séparée

pour qu'on eût pu

si elle avait été vivante

la cueillir

chaque oiseau

le mettre en cage et l'appivoiser,

sans rien de ces grandes décorations des chambres d'aujourd'hui

où sur un fond d'argent, tous les pommiers de Normandie

sont venus se profiler en style japonais

pour halluciner les heures que vous passez au lit ;

toute la journée je la passais

[verbe en 2^e position]

On voit bien dans cette phrase, que les deux où (*où chaque salon ... et où sur la tenture*) sont rigoureusement sur le même plan et renvoient à *une de ces demeures*.

On voit bien aussi qu'après *chaque oiseau*, il est-sous-entendu qu'il était assez séparé [des autres], comme les roses pour, s'il avait été vivant, être mis en cage et apprivoisé.

Les termes fonctionnant en parallèle ou en étroite corrélation sont signalés par une couleur identique.

✚ À deux reprises, le verbe venir est employé suivi d'un infinitif :

- *Venus se profiler* (8)
- *Étaient venus [...] s'inscrire* (13-15)

Comme il arrive souvent pour traduire ce verbe, il faut se demander si le verbe renvoie ou non à un quelconque déplacement, ou si nous n'avons pas plutôt affaire à un emploi très courant de ce verbe en français, sans « intention » particulière, indiquant simplement le passage d'une situation à une autre, d'un état à un autre.

✚ 9-11.

- Rappelons que commencer une phrase par autre chose que le sujet est tout à fait naturel en allemand : la règle incontournable, c'est la place du verbe.
- Le verbe donner a quatre compléments, la préposition est deux fois sous-entendue : *sur les légumes et [sur] les lilas ... sur les feuilles ... et [sur] la forêt ...*

✚ 11-15.

Phrase un peu longue, mais dont la structure ne présente guère de difficulté, si ce n'est l'apposition antéposée (*peint lui aussi au contraire en bleu sombre*), elle-même déterminée par une proposition subordonnée (*simplement parce qu'il était plus loin*). En fait, si l'on veut bien se rappeler, accepter et appliquer la règle du rôle central et de la priorité absolue du verbe, tout devient simple, on n'a, au fond, plus de questions à se poser (enfin, presque plus), c'est bien pratique.

Récapitulation

Je ... regardais ...

parce que je me disais

[COD de disais]

jusqu'au moment où ... je reconnus,

peint lui au contraire en bleu sombre (apposition)

parce qu'il était plus loin, le clocher de l'église de Combray.

+ 15-18.

Était venu : Il faut s'assurer que l'on a bien identifié :

- son sujet,
- ses compléments :
 - Était venu en faisant quoi ?
 - Était venu où ?
 - Était venu sous quelle apparence
 - Pour quoi faire ?

Architecture

Non pas une figuration de ce clocher, ce clocher lui-même,

qui [...] était venu

mettant ainsi

au milieu de la lumineuse verdure

et d'un tout autre ton,

si sombre (apposition)

qu'il paraissait (l'apposition est déterminée par une proposition)

s'inscrire dans le carreau de ma fenêtre.

Reste à voir comment on traduira la tournure venir + infinitif.

+ 18-21.

Deux questions à se poser.

La première concerne ici la valeur de *parce que* (*parce qu'il était orienté autrement*). On peut certes le rendre par *weil*, mais on peut aussi se demander s'il n'y a pas dans ce *parce que* l'indication d'une caractéristique. C'est peut-être aussi le lieu, dans ces conditions, de s'interroger sur l'opportunité d'une participiale.

La seconde question concerne la comparaison, *comme une bande...* : à quoi se rapporte la comparaison ? Qu'est-ce qui peut être comparé à une bande d'écarlate ?

Lecture

La « petite madeleine » est devenue une référence dont on ignore parfois l'origine.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes – et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot – s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par

tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swan*

Plus terre à terre, la recette des petites madeleines...

Ingrédients : 90 g + 1 noix de beurre, 92 g de farine, 75 g de sucre semoule, 10 g de cassonade, 10 g de miel, 2 œufs, sel.

Faites fondre le beurre à feu doux. Dans une jatte, fouettez ensemble les œufs, le sucre semoule et une pincée de sel. Au bout de 5 mn, ajoutez la farine en la laissant tomber en pluie. Remuez avec une cuillère en bois. Incorporez le beurre fondu froid et le miel. Mélangez intimement sans travailler trop énergiquement. Laissez reposer dans le réfrigérateur pendant 1 h.

Préchauffez le four à 220 °C. Sortez la pâte à madeleines et laissez-la à température ambiante pendant 1/2 h. Faites fondre la noix de beurre et badigeonnez-en les moules à madeleines avant de les remplir de pâte.

Enfournez pendant 5 mn pour des petits moules et 10 mn pour des grands. Laissez refroidir légèrement avant de déguster.

À noter : les madeleines peuvent accompagner de nombreux desserts, une salade de fruits, des sorbets ou des glaces.

La cuisine selon Proust, éd. du Chêne 2009

Proposition de traduction

Den ganzen Tag in diesem etwas zu ländlich anmutenden Haus, das nur wie ein Ort für einen Mittagsschlaf zwischen zwei Spaziergängen oder während eines Regenschauers wirkte, einem jener Häuser, in denen jeder Salon wie eine Gartenlaube aussah und wo auf den Tapeten der Schlafzimmer, entweder in einem die Rosen des Gartens, oder im anderen die Vögel der Bäume hereingekommen sind und einem Gesellschaft leisten – in der Tat jedes für sich, denn es waren alte Tapeten, auf denen jede Rose genügend Raum hatte, so dass man sie, wäre sie lebendig gewesen, hätte pflücken können, genauso wie man jeden Vogel hätte einkäfigen¹ und zähmen können, und da war nichts von diesen weitläufigen Ausschmückungen², wie sie heutzutage in Schlafzimmern üblich sind, wo sich gegen einen silbernen Hintergrund alle Apfelbäume der Normandie in japanischem Stil abheben und³ alle im Bett verbrachten Stunden mit Halluzinationen füllen; den ganzen Tag also verbrachte ich in meinem Schlafzimmer, das auf all das schöne Grün im Garten und die Fliederbüsche am Eingang, auf die grünen Blätter der hohen, sonnenfunkelnden Bäume am Wasser und den Wald von Méséglise sah. Das alles betrachtete ich allein deshalb mit Vergnügen, weil ich dachte: „Es ist ja hübsch – so viel Grün vor dem Fenster meines Zimmers“, bis ich im breiten grünen Gemälde den dagegen und allein wegen der größeren Entfernung in Dunkelblau ausgeführten Glockenturm der Kirche von Combray⁴ erkannte. Nicht etwa eine Darstellung des Glockenturms, sondern den Turm selbst, der mir die Entfernung in Meilen und Jahren vor Augen führte, indem er sich nun, mitten im leuchtenden Grün und in einer ganz anderen Farbe, so dunkel, dass er fast wie eine einfache Zeichnung wirkte, im Rechteck meines Fensters abzeichnete. Verließ ich kurz mein Zimmer, dann konnte ich am Ende des anders orientierten Flurs, ähnlich einem scharlachroten Streifen, die Wandbespannung eines kleinen Salons erblicken, zwar nur aus einfachem Musselin, doch so rot, als wollte sie sich entzünden, wenn ein Sonnenstrahl darauf fiel.

Marcel Proust, „Auf der Suche nach der verlorenen Zeit“ („Die wiedergefundene Zeit“)

¹ *Einsperren*. L'expression *mettre en cage* indique que l'oiseau sera enfermé. *Einkäfigen* est certes un néologisme, mais il est attesté. Il a le mérite, par rapport à *in einen Käfig einsperren / stecken*, de permettre une construction plus fluide, il faut penser en effet qu'il y a un autre verbe à énoncer, *zähmen*.

² Dekorationen

³ *Pour* n'a pas ici un réel sens final, les pommiers n'ont pas vraiment « l'intention » d'*halluciner les heures* que le narrateur passe au lit. On ne pourrait totalement rejeter l'emploi de *um...zu*, mais il est préférable de choisir une construction plus souple.

⁴ Il s'agit de l'église Saint-Jacques à Illiers (Illiers-Combray) – Saint-Hilaire dans la *Recherche*.

Traduction Reclam Verlag

Den ganzen Tag in diesem etwas zu ländlichen Anwesen, das nur wie ein Ort zum Ausruhen zwischen zwei Spaziergängen oder während eines Regenschauers wirkte, einer dieser Behausungen, in denen jeder Salon wie eine Gartenlaube wirkt und in dem auf den Tapeten der Zimmer im einen die Rosen des Gartens, im anderen die Vögel aus den Bäumen zu einem gekommen sind und einem Gesellschaft leisten ein jedes für sich, denn es handelte sich um eine jener alten Wandbespannungen, bei denen jede einzelne Rose so klar ausgearbeitet war, dass man sie hätte pflücken können, wäre sie lebendig gewesen, jeden Vogel in einen Käfig hätte setzen und zähmen können, und die nichts von der großflächigen Ausstaffierung heutiger Zimmer an sich hatte, bei der sich vor einem silbernen Hintergrund sämtliche Apfelbäume der Normandie in japanischem Stil aufreihen und die Stunden, die man im Bett verbringt, mit Halluzinationen füllen; den ganzen Tag also verbrachte ich in meinem Zimmer, das auf die schönen Grünflächen des Parks hinaussah, auf den Flieder am Eingang, das grüne Laub der hohen, in der Sonne funkelnden Bäume am Ufer des Teichs und auf den Wald von Méséglise. Im großen und ganzen betrachtete ich all das nur deshalb mit Vergnügen, weil ich mir sagte: „Es ist schön, dass ich so viel Grün vor meinem Zimmerfenster habe“, bis ich dann in dem weitläufigen, sattgrünen Gemälde den ganz einfach aufgrund der größeren Entfernung im Gegensatz dazu tiefblau gemalten Glockenturm der Kirche von Combray erkannte. Nicht etwa eine Darstellung dieses Turms, sondern der Turm selbst hatte sich inmitten des leuchtenden Grüns in einem ganz anderen, derart düsteren Ton, dass es fast schien, als sei er nur gezeichnet, in das Rechteck meines Fensters eingeschrieben und führte mir so die Entfernung in Meilen und in Jahren vor Augen. Und wenn ich einen Augenblick mein Zimmer verließ, bemerkte ich am Ende des Flurs, da er in die entgegengesetzte Richtung führte, gleich einem scharlachroten Band die Wandbespannung eines kleinen Salons, die nur aus einfachem, aber rotem Mousselin bestand und bereit war, sich zu entzünden, sobald ein Sonnenstrahl sie treffen würde.

Marcel Proust, „Auf der Suche nach der verlorenen Zeit“ („Die wiedergefundene Zeit“), Reclam
Bibliothek, Übersetzung von Bernd-Jürgen Fischer, 2016